

emportait dans sa pirogue la tige d'une pompe. Accoutumés à ces larcins, les Anglais se bornèrent à les chasser de dessus le pont ; les voleurs en devinrent plus audacieux. Pendant qu'on était à dîner dans la chambre, on les entendit qui essayaient, à force de coups, d'enlever la tête des pitons qui tenaient les anneaux du gouvernail. Le capitaine leur tira un coup de fusil chargé à plomb ; ils décampèrent à l'instant. Dans ce moment on aperçut Tucker et Connelly à la nage au-dessous de l'arrière, qui cherchaient à gagner les pirogues ; leur mouvement pour se cacher fit connaître qu'ils craignaient qu'on ne tirât sur eux. Le capitaine indigné de l'ingratitude et de la fourberie du premier, et enchanté d'être débarrassé de l'autre, leur dit que s'ils avaient le dessein de s'en aller, il ne ferait pas feu sur eux. Connelly lui répondit : « Bien obligé, monsieur. » Ils continuèrent à nager vers les pirogues, où les sauvages les reçurent avec de grands cris de joie. Bientôt le vent ayant soufflé du nord-est, le vaisseau reprit sa route, laissant ces deux hommes. On avait enlevé Connelly de force de Taïti, pour avoir menacé les missionnaires. Il s'était conduit fort tranquillement à bord ; on l'avait inscrit sur le registre des matelots ; il paraissait content de sa condition. Cette dernière action dévoila son hypocrisie. On en put dire autant de Tucker, qui répétait souvent qu'il se féli-

citait de ce qu'on l'avait repris à Taïti, lorsqu'il tenta de s'enfuir du vaisseau. Peut-être disait-il la vérité. On pensa qu'il s'était laissé entraîner par les suggestions de Connelly. Si celui-ci était réellement un condamné de Botany-Bay, comme on l'apprit ensuite, on suppose qu'il fut dirigé par deux motifs, la crainte du travail, et celle d'être puni si on le rattrapait en Angleterre. L'île qu'ils choisirent pour y passer leurs jours n'a que deux à trois milles de circonférence, et paraît bien mal pourvue de vivres ; car on eut de fortes raisons de croire que les naturels n'ont pour ressource que des poissons, des racines, des cocos, et peut-être du fruit à pain. Ces hommes sont petits et peu robustes ; leur couleur est cuivrée foncée. On ne vit pas de femmes. Leurs pirogues diffèrent de toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors, étant élevées de l'avant et de l'arrière, et peintes en rouge ; elles ont des bouts-dehors, et naviguent à volonté d'une extrémité comme de l'autre ; leurs voiles sont à peu près comme celles des pirogues simples des îles des Amis. Cette île, qui fut nommée île Tucker, d'après le matelot fugitif, est située par 7° 22' nord, et 146° 48' est.

De petits vents du nord-est nous aidèrent à faire route à l'ouest, laissant Tucker et son compagnon réfléchir sur le triste choix qu'ils avaient fait, et suivant les apparences sujets à tant de misère, que

nous n'imaginions pas qu'une troisième personne pût avoir la fantaisie de suivre leur exemple. Cependant telle est la force de l'habitude et l'influence désastreuse de la fainéantise sur l'esprit, que le Suédois André Lind pria instamment le capitaine de le débarquer sur la première île que l'on rencontrerait. Non-seulement Wilson y consentit, il lui promit même de lui donner des outils et des marchandises qui lui procureraient les moyens d'être utiles aux Indiens et d'acquérir parmi eux une certaine importance.

Environ dix lieues plus à l'ouest, on vit une autre île, et le lendemain 26 on en aperçut huit de plus, toutes fort basses. On se dirigea vers la plus méridionale; bientôt plusieurs pirogues entourèrent le vaisseau; André dit adieu à ses compagnons, et s'embarqua avec les sauvages, qui le reçurent en témoignant leur joie. La pirogue qui le portait ne tarda pas à s'éloigner; il se leva et fit des gestes de la main, ayant l'air plus content que chagrin de son changement de condition. La vie indolente qu'il avait menée à Taïti, la facilité avec laquelle il y avait satisfait tous ses appétits sensuels, son aversion pour le travail, la perspective d'y être obligé de nouveau, s'il revenait en Europe, lui firent préférer l'existence paresseuse des sauvages dans ces îles peu attrayantes à la Suède, sa patrie, où il savait que l'homme laborieux seul

trouve des avantages. Le capitaine avait tenu parole en lui remettant beaucoup d'outils et de clous, ainsi que différentes bagatelles; André avait une bible. « Son arrivée parmi les Indiens, observe le narrateur, sera une grande acquisition pour eux; sans doute elle sera aussi avantageuse aux deux fugitifs, qu'il cherchera probablement à rejoindre. Les naturels de ce groupe ressemblent absolument à ceux de l'île Tucker; ils ont la même avidité pour le fer. L'après-midi fut sombre et pluvieuse, ce qui n'empêcha pas plusieurs pirogues de nous suivre, même quand nous eûmes perdu leur île de vue; elles se dirigèrent ensuite au nord dans un coup de vent, ce qui fit supposer qu'elles allaient à quelque endroit situé de ce côté.»

Le 27 on eut connaissance d'une autre île basse; on découvrit ensuite, en passant au sud, que c'étaient deux terres distinctes. Les naturels accostèrent le *Duff* et trafiquèrent. On remarqua que depuis qu'on naviguait au milieu de ce labyrinthe d'îles, on n'avait pas encore aperçu une seule femme: on en conclut que les hommes étaient plus jaloux que les insulaires de l'est, ou estimaient davantage leurs femmes, ou bien qu'ils avaient souffert à une époque quelconque en voulant les défendre de la licence des navigateurs. Ces îles jumelles sont situées par 7° 14' nord, et 144° 50' est. Le soir on en vit une autre; on fit

route au sud de cette terre, pour mieux éviter les dangers qui pourraient se rencontrer.

On découvrit encore le 28 plusieurs îles : on les nomma les *Treize îles* d'après leur nombre. Leur partie méridionale est par $7^{\circ} 16'$ nord et $144^{\circ} 30'$ est. Soixante pirogues s'en détachèrent d'abord : bientôt on en compta cent cinquante ; chacune contenait sept hommes, en tout mille cinquante. Si l'on y en ajoute autant restés à terre, et si l'on double cette quantité pour les femmes et les enfans, la population de ce seul groupe est de 3,150 individus, qui d'après l'aspect des îles doivent souvent souffrir de la faim. « Nous vîmes des femmes pour la première fois, dit le narrateur ; il y en avait une douzaine au moins qui vinrent en trois pirogues, dans deux desquelles il y avait des hommes ; la troisième ne contenait que de jeunes femmes. Elles restèrent quelque temps à une assez grande distance ; les hommes semblaient les regarder avec attention ; s'apercevant que nous ne les considérions pas avec un soin particulier, on les laissa approcher à quelques toises du vaisseau qu'ils semblaient contempler avec plaisir : nous avions aussi part à ce sentiment. Il y en avait de jolies, leurs lèvres n'étant pas trop grosses, ni leurs visages trop larges ; cependant elles penchaient vers ces deux défauts. Leurs cheveux sont noirs et longs ; la couleur des fem-

mes diffère de celle des hommes par une blancheur blafarde qui est mêlée à l'olivâtre. Elles étaient presque nues ; leur décence et leur modestie faisaient leur plus grand ornement. La plupart des hommes étaient nus aussi ; quelques-uns avaient une ceinture de nattes autour des reins ; d'autres y avaient ajouté un ceinturon de parure près du nombril. Ces ceinturons ont à peu près un pouce de largeur ; ils sont composés de morceaux de coquilles blanches et noires, percés et enfilés comme les grains de collier ; on vit aussi de ces insulaires avec de grands chapeaux en pain de sucre, qui par la forme ressembraient assez à ceux des Chinois.

« Toutes ces îles semblaient n'offrir entre elles aucune différence. Leur voisinage les unes des autres leur donne la facilité de communiquer entre elle ; peut-être des bancs étendus, en dedans desquels l'eau est tranquille, offrent aux poissons une retraite contre la tempête. Ainsi les habitans ont plus de ressources que ceux de l'île vue la veille, et qui est solitaire. Quant aux objets d'échange, ils en paraissent également pourvus. Les principales furent les cordes de fibres de coco : on en achetait trente brasses pour un morceau de vieux cercle de fer long de six pouces ; ces cordes ont en général un pouce d'épaisseur, et égalent, si elles ne surpassent pas en qualité nos cordes de chanvre.

Comme ces insulaires manifestaient une grande avidité pour le fer, nous aurions pu, en nous arrêtant quelques heures à chacune des îles, remplir le vaisseau de ces cordes; certainement nous l'eussions fait, si nous eussions su alors ce que nous n'apprîmes que plus tard, qu'elles se vendent avantageusement à la Chine. Leurs ustensiles de pêche ressemblent beaucoup à ceux que nous avons vus plus à l'est; mais leurs nattes étaient curieuses: elles étaient tissées en forme de treillage, et garnies d'une bordure de fantaisie en fils noirs. Leur couleur naturelle est blanche; la plupart sont teintes en beau jaune avec la turmerique. Il est impossible de voir en même temps ces objets si artistement faits et les hommes grossiers qui les fabriquent, sans les admirer et sans désirer de connaître comment ils ont acquis ce degré d'industrie; il n'est pas improbable qu'ils le tiennent des jésuites. En 1710 le gouvernement de Manille envoya deux de ces pères dans ces îles; le navire qui les y portait fut entraîné hors de sa route par les courans, et jamais on n'entendit parler d'eux depuis. Néanmoins on en fit partir d'autres; ils continuèrent leurs travaux pendant quelques années. S'étant alors bien convaincus de la pauvreté de toutes ces îles, qui ne pourraient jamais être d'aucune utilité à la monarchie espagnole, ils les abandonnèrent, et depuis cette épo-

que, à peu près en 1720, elles ont été entièrement négligées. Il est donc d'autant plus digne de remarque que, depuis un si long période, l'art utile dont je parle se soit conservé chez ces insulaires; il fait honneur aux missionnaires qui le leur ont enseigné, et doit en même temps encourager les nôtres à faire tous leurs efforts pour introduire les arts mécaniques chez les peuples encore incultes, car il prouve que leur travail ne sera pas perdu. Entre autres moyens de subsistance, ces insulaires ont des tortues. Nous en achetâmes une qui pesait à peu près vingt livres; elle nous coûta un morceau de cercle de fer, long de deux pieds.

« Les naturels de ces îles manient leurs pirogues avec beaucoup de dextérité, et vont d'une terre à l'autre sans montrer de la crainte. Cette liberté de communication, et le manque d'armes, car nous ne leur vîmes qu'une fronde, nous ont fait supposer qu'ils ont rarement la guerre. Leur langage diffère de tous ceux que nous avons entendus jusqu'alors, excepté quelques mots, tels que *loulou* (fer), capitaine, etc.; nous ne comprenions pas trop ce qu'ils nous disaient. Voici leurs noms de nombre: 1, *iota*; 2, *roua*; 3, *tolou*; 4, *tia*; 5, *lima*; 6, *honou*; 7, *fizou*; 8, *ouarrô*; 9, *hivo*; 10, *segga*. Les mêmes noms en

pélouan, sont : tong; orou; othey; oang; aïm; mêlong; oveth; tei; étiou; mackoth.

« Nous venions de dire adieu aux Carolines, car après les treize îles nous n'en vîmes plus aucune. Nous fîmes route pour les îles Peleou; la traversée fut de neuf jours, et très-ennuyeuse à cause des vents faibles et variables.

« Le 5 novembre la latitude observée fut de 7° 25' nord. Au coucher du soleil on avait fait au nord deux milles de plus; on crut voir la terre au sud-ouest. Le temps était trop sombre et trop embrumé pour que l'on pût s'en assurer : comme on ne devait pas être loin des îles Peleou, on fit petites voiles pendant la nuit, et l'on gouverna au sud-est. La mer était très-grosse de l'avant; le navire fatigua tellement que la vergue du perroquet de misaine rompit; elle fut remplacée sur-le-champ. Le temps fut pluvieux, et le vent souffla par rafales pendant toute la nuit. Le 6 à huit heures du matin il diminua, et nous vîmes la terre dans l'ouest-sud-ouest, à dix ou onze lieues de distance. Le feu prit en ce moment à la cuisine; on parvint heureusement à l'éteindre tout de suite; cependant ce fut grâce à la pluie qui avait mouillé complètement les voiles et le grément, que nous dûmes de n'avoir pas souffert davantage de cet incendie, qui eût pu brûler le

vaisseau jusqu'à la ligne de flottaison, car la flamme fut très-forte.

« A trois heures après midi nous étions à moins de deux milles du récif qui s'étend à peu de distance de Babelthoup, la plus grande des îles Peleou. Elle est divisée en plusieurs cantons gouvernés chacun par un chef particulier. Ils reconnaissent tous l'autorité suprême d'Abba-Thoulé. Quand nous mîmes en panne, nous étions vis-à-vis la partie méridionale du canton d'Artingall : plus de deux cents naturels étaient rassemblés sur le rivage. Bientôt nous vîmes une douzaine de pirogues marchant les unes à la voile, les autres à l'aviron. Comme le temps était menaçant, trois seulement nous accostèrent. Les Indiens avaient attaché au bout d'un bâton un morceau d'étoffe blanche, qu'ils agitaient en approchant : nous supposâmes que c'était un symbole de paix. Ils s'approchèrent sans crainte et sans hésitation, et nous parlèrent comme à des gens qu'ils connaissaient depuis long-temps. Par malheur nous ne comprîmes pas un mot de ce qu'ils disaient; il nous fut de même impossible de nous en faire entendre, à l'exception de quelques-uns de leurs noms propres, malgré le secours du vocabulaire de Henri Wilson, capitaine de l'*Antilope*. Ils continuèrent néanmoins à parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-animés des mains et du corps, pour exprimer leur

vif désir de nous voir jeter l'ancre dans un lieu qu'ils indiquaient au nord-ouest. L'un d'eux qui, suivant ce que nous apprîmes depuis, était un roupak, et avait un gros os au poignet, se hâta de venir le long du navire pour appuyer la demande. Il fut suivi de deux autres qui ne mettaient pas moins d'empressement. Leurs sollicitations et notre envie bien réelle de nous arrêter dans ce groupe célèbre furent inutiles; car nous n'apercevions aucun endroit où il fût possible au vaisseau de mouiller avec sûreté, et nous n'avions pas la carte de Mac-Cluer pour nous guider. Quand nous prononçâmes le nom d'Abba-Thoulé, ils répétèrent plusieurs fois *S'Thoulé, S'Thoulé*, en montrant la terre. Le nom de Libou ne fut pas prononcé; car ils parlaient si vite et si constamment, que nous avions à peine le loisir de leur adresser des questions. Peut-être que le temps, qui annonçait la tempête, les mettait hors d'eux-mêmes. Les insulaires qui étaient dans les pirogues appelant à grands cris ceux qui étaient à bord pour qu'ils vinssent les rejoindre, le capitaine leur donna des couteaux, des miroirs, etc. Ils nous dirent adieu à la hâte, mais bien contre leur gré. Avant de s'éloigner dans leurs pirogues, ils s'efforcèrent de nous témoigner leur gratitude, en jetant sur le pont, avec quelque difficulté, des cocos, qui étaient tout ce qu'ils avaient; puis ils retour-

nèrent à terre. Nous n'eûmes pas d'autres relations avec les Pelèouans; ce que nous regrettâmes beaucoup, car le capitaine avait eu l'intention de rester quelques jours parmi eux, pour apprendre, en observant les habitans, s'il convenait d'établir une mission chez eux, et préparer la voie aux frères, en distribuant à ces insulaires plusieurs objets utiles que l'on avait réservés pour eux et pour ceux de Fidji, parce que l'on avait espéré que l'on pourrait, dans ces deux endroits, jeter l'ancre avec sûreté, et avoir des relations amicales avec les habitans. Quant au présent voyage, tout ce qui concernait les missions étant terminé, nous n'avions plus qu'à nous dépêcher d'arriver à la Chine.

« Si nous pouvons juger des Pelèouans par le petit nombre de ces insulaires que nous vîmes, ils sont au physique inférieurs aux habitans des Marquésas et des archipels de la Société et des Amis; ils ne sont ni si grands, ni si bien faits que les deux premiers; ni si forts, ni si hardis, ni doués d'un air aussi mâle que les derniers. Ils se rapprochent de leurs voisins les Caroliniens, et comme eux ne sont ni robustes ni beaux. Un usage qui semble commun aux deux archipels est celui de se fendre le lobe de l'oreille et d'y placer pour ornement une feuille de plante roulée, qui a au moins un pouce d'épaisseur. Les Pelèouans sont

tatoués : on croirait que leurs jambes et leurs cuisses ont été trempées dans une teinture noire bleuâtre, comme aux Carolines ; mais ils dessinent aussi sur leur corps des figures de mains ou de gants. Ils ne rougissaient pas non plus de leur nudité, qui était complète. Ils nous prouvèrent leur caractère bon et hospitalier, par leurs pressantes sollicitations d'aller les voir chez eux.

Depuis le 7 novembre, que le *Duff* quitta les îles Peleou, jusqu'à son arrivée sur les côtes de Chine, il ne lui arriva rien de remarquable. Le 17 on vit les îles Bachy. Le 21 on laissa tomber l'ancre devant Macao. On remonta ensuite à Vampoia ; l'on y prit une cargaison de thé pour le compte de la compagnie des Indes. Le 21 décembre on descendit le fleuve de Canton. Le 5 janvier 1798 on partit avec un convoi. Le 22 juin on entra dans le port de Cork en Irlande. Le 8 juillet suivant on mouilla dans la Tamise. Le *Duff*, dans cette longue campagne, n'avait pas perdu un seul homme. Ce fut ainsi que se termina le premier voyage entrepris par la société des missions. On verra que ses efforts ne furent pas perdus, et qu'après avoir éprouvé de grandes et nombreuses difficultés, elle atteignit enfin le but qu'elle s'était proposé.

VOYAGE

DE JEAN TURNBULL

AUTOUR DU MONDE. (1800 A 1804.)

« Il est peu de dangers et encore moins de difficultés, dit l'auteur de ce voyage, qui puissent détourner les hommes entreprenans de se livrer à la poursuite des objets qu'ils regardent comme des moyens de fortune et d'indépendance. Si le froid moraliste, dans ses réflexions abstraites, flétrit cette passion du nom de cupidité, le philosophe pratique, qui modifie le résultat rigoureux de ses raisonnemens en songeant au cours ordinaire des choses, la considère sous un point de vue plus favorable, en la nommant le grand moteur du commerce, et l'agent efficace des progrès de la prospérité des humains.

« Étant second lieutenant sur un vaisseau qui revenait de la Chine, en 1799, nous avons souvent eu l'occasion de nous convaincre, le premier lieutenant et moi, que les Américains faisaient encore un commerce très-lucratif à la côte